

CLAUDE, UNE AMITIÉ AU LONG COURS

Quel fil choisir pour tisser ce qui permet d'évoquer ces chemins parcourus ensemble ?

Je croisais Claude dans les réunions de l'A.L.I. et de l'AfB et j'appréciais ses interventions. Cependant nos échanges ne dépassaient pas le niveau d'une cordialité collégiale. Puis il y eut au Maroc, à Fès, les premières journées d'études de l'A.L.I sur les trois religions.

Le hasard voulut que nous nous retrouvions lors la dernière soirée dans ce Riad de la vieille ville, les collègues étant rentrés à Paris.

Je peux dire qu'une rencontre eut lieu. Une rencontre, n'est-ce pas toujours énigmatique ?

Nous avons échangé autour de nos énigmes respectives, son désir de savoir toujours renouvelé, mon minotaure sans cesse interrogé.

Débute alors un échange qui, au-delà de la mort, dure encore aujourd'hui.

A chaque journée d'étude de l'A.F.B. à Bruxelles, je logeais dans sa maison découvrant ainsi des fils invisibles qui tissent une vie : son couple avec Isi, leur famille, leurs amis.

Elle séjournait chez moi à Paris à chaque journée d'étude de l'A.L.I. ainsi que pour les séminaires d'été et d'hiver. Nous passions des heures à reprendre les exposés de la journée pour les faire nôtres. Ces discussions prenaient des chemins de traverse, nous amenaient vers d'autres champs et des découvertes inédites.

Son habituel « Bonjour ma belle » résonne encore aujourd'hui dans un tissage de joie et de tristesse.

Lors de sa dernière visite à Paris le 3 juillet 2020, nous nous promettons de nous revoir à Bruxelles, chez elle, trois semaines plus tard.

Je suis retournée à Bruxelles 3 semaines après pour l'inhumation.

Claude était toujours en recherche d'un savoir sur la vie, passionnée par l'analyse.

Elle était analyste dans le quotidien, entrelaçant savoir théorique et interrogation joyeuse des petits riens de la vie ordinaire. Comme les sages de l'Antiquité qui peuvent rire et être sérieux à la fois. L'analyse n'était pas réservée au cadre de son cabinet. Sa curiosité, sa « Wissensbegierde », portait autant sur les questions théoriques que sur les événements de la vie quotidienne, de la vie sociale, politique. C'était quelqu'un d'engagé.

Elle était dans ce « devoir être », ce « devoir » que la langue allemande traduit en deux mots par « sollen » et « müssen ». Il s'agit ici, bien sûr, du « sollen », du devoir moral ainsi que Gotthold Lessing l'écrit dans sa pièce de théâtre « Nathan le Sage » (1779), portant sur trois religions : « *Kein Mensch muss müssen* » que je traduis par « *Personne ne doit agir par devoir extérieur* » !

Elle vivait cette éthique du sujet, énoncée par Freud, traduite par Lacan : « *là où c'était, le je -le sujet - doit advenir* ».

Ainsi, elle était dans une recherche permanente, non pas dans des énoncés prescriptifs mais dans une ouverture et une attention soutenue à l'autre.

Notre amitié s'est inscrite dans un véritable transfert de travail qui liait subtilement les domaines personnel et professionnel.

J'appréciais, lorsque pour cerner une question, elle prenait une feuille de

papier et dessinai des structures, des lignes, des schémas... A l'aide de ces papiers, elle donnait à voir ce qu'elle avait entendu du problème posé.

Claude avait l'art de la rencontre. Lorsqu'elle était avec quelqu'un, elle était entièrement présente avec ses interrogations, son enthousiasme, son écoute.

Nous avons redécouvert ensemble des œuvres telles que *Sternenfall*, d'Anselm Kieffer, ou *Descente* de Georg Baselitz, des toiles de Max Charvolen. Nous allions voir et revoir la galerie mythique de la Maison Rouge, le Palais de Tokyo....

Nous parlions psychanalyse, littérature, commentions le dernier livre de Didi-Huberman, *Pour commencer encore*, ou tel ou tel ouvrage de nos collègues analystes.

Claude apportait, avec un esprit de recherche, une question analytique à discuter ou un livre qu'elle venait de découvrir lors de ses descentes à la librairie « Chez Colette ».

Plus tard avec ses voyages au Bénin, la librairie l'Harmattan eut très souvent sa visite.

J'ai eu la joie de l'accompagner au Bénin et de voir quelle aura elle avait auprès des collègues béninois, en quelle estime ils la tenaient et la tiennent encore.

Au Bénin, ce furent aussi ses rencontres prodigieuses avec des artistes. Je citerais simplement à Porto Novo, le photographe Louis Oké-Agbo et sa fondation qu'elle soutint dès le début, ainsi que le centre culturel Ouadada, fondé et animé par Gérard Bassalé, passionnée qu'elle était par ce que les poètes, les artistes et les peintres peuvent nous révéler du mystère de la vie.

Elle m'a transmis le fameux « quand même » : On avance, quand même, malgré tout.

Sans doute cette phrase résonne-t-elle en moi, car j'ai fait mienne, dans une tonalité proche, celle de Goethe : « Quoi qu'il en soit, la vie, elle est belle ».

Nous nous sommes retrouvées sur cette philosophie de vie.

Sans conclure, je crois que la phrase de Vladimir Maïakovski peut servir de fil d'Ariane à son parcours, à l'évocation de son chemin :

« Il nous faut arracher la joie aux jours qui filent. »

Françoise Bernard